

Littérature et géographie en terre d'Islam à l'époque médiévale :

L'exemple du *Kitāb al-Diyārāt* d'al-Šābuštī.

Salah Yaiche

Maître de Conférences, Université Jean Moulin Lyon3

« Une bonne carte vaut mieux qu'un long discours »

FRANCO MORETTI, *Atlas du roman européen 1800-1900*, Paris, Seuil, 2000, p.10.

Nous assistons ces dernières années à un dialogue entre deux disciplines que sont la géographie et la littérature. Le but est de réintroduire dans les études littéraires des notions communes avec la géographie : espace, réalités politiques-économiques et activités humaines. Après le « *linguistic turn* » qui a marqué les études littéraires du dernier tiers du XX^{ème} siècle, prônant l'autonomie du fait littéraire, voire la mort de l'écrivain, nous assistons à une nouvelle tendance dont les grandes lignes sont déjà plus ou moins connues, de sorte que l'on puisse parler déjà d'un « *spacial turn* » qui recouvre une grande diversité d'approches. Ainsi, des termes de géocritique,¹ de géopoétique,² ont été inventés pour bien souligner l'importance et la spécificité de cette rencontre. En dépit de leur diversité et de leurs démarches spécifiques toutes ces approches, témoignent d'une prise en compte de plus en plus significative du paramètre géographique dans les études littéraires.

¹ La géocritique est une jeune méthode d'analyse littéraire développée Bertrand WESTPHAL. Elle a pour objectif d'analyser les « *interactions entre espaces humains et littérature* ». Voir Westphal « Pour une approche géocritique des textes », in *La géocritique, mode d'emploi*, Limoges, Presses universitaires de Limoges, 2000, pp. 9-39 ; WESTPHAL, *La géocritique. Réel, fiction, espace*. Paris, Minuit, 2007.

²Cette notion est développée par le poète KENETH WHITE. Ce dernier mène une réflexion sur les liens qui unissent la création littéraire à l'espace. La géopoétique est devenue une théorie pratique transdisciplinaire applicable à tous les domaines de la vie et de la recherche, qui a pour but de rétablir et d'enrichir le rapport homme-terre. Voir *Le plateau de l'albatros – introduction à la géopoétique*, Grasset 1994.

L'espace qui était relégué au second plan par rapport au temps reprend ses droits et devient l'objet d'une démarche interdisciplinaire¹. On assiste donc, comme le précise Michel Collot « à une convergence remarquable entre les deux disciplines, les géographes trouvant dans la littérature la meilleure expression de la relation concrète, affective et symbolique qui unit l'homme aux lieux, et les littéraires se montrant de leur côté de plus en plus attentifs à l'espace où se déploie l'écriture. »²

Cet article a pour objectif de montrer qu'une telle complémentarité entre la littérature et la géographie a connu dans le domaine arabe classique un exemple particulier, celui de *Kitāb al-Diyārāt* (*Le Livre des Couvents*) de l'égyptien Šābuštī (m. 998).³ Il s'agit d'une anthologie thématique dans laquelle l'auteur rassemble une littérature mondaine décrivant des séjours effectués par des musulmans dans des lieux particuliers, les couvents chrétiens. Cette littérature est produite par une entité sociale, formée de califes, de princes, de hauts fonctionnaires, de commensaux, de secrétaires de chancellerie, de poètes, et de libertins raffinés. En somme, une élite qui a trouvé dans ce lieu l'endroit idéal pour se divertir et pour s'amuser. Ainsi, le couvent est devenu, au sein de l'empire musulman, un support pour un ensemble de récits et de poèmes pour la plupart bachiques, érotiques et floraux. Dans cette compilation, l'auteur met l'accent sur l'une des représentations du couvent en terre d'Islam : celle qui assimile ce dernier à lieu de plaisir, voire une taverne. C'est ce que l'on peut appeler, à l'instar K. Zakharia, la thématique couvent-taverne.⁴ Šābuštī regroupe, ici, les récits et les poèmes des visiteurs musulmans mentionnant le couvent chrétien sur une longue durée. C'est à partir de ces matériaux qu'il a tenté de réinvestir, concrètement, les lieux qui ont inspirés ces visiteurs.

Dans cet ouvrage tel qu'il nous est parvenu, les feuillets de l'introduction manquent. Or, ceux-ci devraient, en principe, nous renseigner sur les intentions de l'auteur. Nous n'avons à notre disposition que le texte tel qu'il existe dans l'édition de K. 'Awwād avec les quelques extraits recopiés par les livres de seconde main que nous avons restitués dans un

¹ Sur l'aspect épistémologique de cette rencontre entre la géographie et la littérature, voir CHRISTINE BARON, « Littérature et géographie : lieux, espaces, paysages et écritures » N°8, LHT, Dossier, publié le 16 mai 2011, URL : <http://www.fabula.org/lht/8/index.php?id=221>.

² « Pour une géographie littéraire », N°8, LHT, Dossier, publié le 16 mai 2011, URL : <http://www.fabula.org/lht/8/index.php?id=242>.

³ *Kitāb al-Diyārāt*, éd. Kurkis 'Awwād, Beyrouth 1986.

⁴ « Le moine et l'échanson ou le Kitāb al-Diyārāt d'al-Šābuštī et ses lecteurs, une certaine représentation du couvent chrétien dans le monde musulman médiéval », in : *Bulletin d'Etudes Orientales*, Damas, 2001-2002, vol. 53-54, pp. 69.

autre travail.¹ L'ouvrage se compose de nombreuses notices, elles observent souvent le schéma suivant :

- Des prologues en prose qui localisent et présentent le site du couvent dont le nom est mentionné dans le titre de la notice.
- Un ensemble de textes littéraires comprenant les témoignages des visiteurs en prose ou en vers. Cette production littéraire est convoquée comme l'expression d'un vécu humain et d'un attachement particulier à ces lieux. Elle occupe une place centrale dans la notice, elle est sa raison d'être.
- Un ensemble de développements supplémentaires portant généralement sur la vie du visiteur, de son entourage ou sur l'un des aspects de la civilisation islamique. Ces développements augmentent le volume de l'ouvrage par des données érudites et fonctionnent comme une assistance culturelle supplémentaire apportée au lecteur.

Ce mode de composition des notices laisse entendre que l'ouvrage comporte un double index, celui des lieux et celui des hommes. Il est en réalité à mi-chemin entre un savoir qui relève de la connaissance géographique et un savoir appartenant au monde de la littérature et de l'inspiration poétique. Il va de soi que ce rapprochement, venant d'un auteur médiéval, peut ressembler à une simple juxtaposition des deux disciplines, ce qui peut exposer son auteur à une double critique : on peut lui reprocher d'être à la fois mauvais géographe et piètre historien de la littérature.

Notre but ici, est de montrer que la tentative de Šābuštī est une véritable connexion entre la géographie et la littérature : La dimension spatiale qu'il donne aux textes littéraires tend vers une « géographie de la littérature » riche d'enseignements pour les deux disciplines. Sans même que l'auteur en ait conscience, cette complémentarité soulève sur le plan théorique et épistémologique les mêmes débats qui agitent, de nos jours, les littéraires comme les géographes. Ces réflexions sont menées par deux acteurs : des critiques littéraires qui accordent au contexte spatial et à la géographie des œuvres littéraires une importance primordiale (la géocritique) et des géographes qui tentent de trouver dans les œuvres de fiction un aspect documentaire pour compléter leur savoir sans perdre l'identité scientifique de leur discipline.²

¹ Sur ces extraits qui ne figurent pas dans l'édition K. 'Awwād voir, SALAH YAICHE *Les « livres des couvents » un genre littéraire arabe médiéval*, Edition Universitaire Européenne, Sarrebruck, Allemagne, 2012, pp. 234-237.

²Voir à titre d'exemple MARC BRESSO, *Des romans géographes*, Paris, L'Harmattan, 1996.

C'est par le biais de ces deux problématiques que nous allons lire cet ouvrage, car nous n'avons aucune indication sur les intentions de l'auteur : fait-il, ici, œuvre de critique littéraire ou c'est un géographe qui fait appel à la littérature ? A la lumière de quelques réflexions menées actuellement sur cette rencontre entre la géographie et la littérature, nous montrerons qu'il y a dans l'ouvrage de Šābuštī une approche des lieux par la littérature. Ne comptant que sur le bon sens, l'auteur nous propose une démarche pluridisciplinaire montrant ce que la littérature peut apporter à la géographie et *vice versa*.

I- L'espace géo –littéraire de Šābuštī.

Pour souligner les lignes de force de l'entreprise littéraire de Šābuštī, nous faisons appel, ici, à quelques éléments de la géocritique de Westphal. Cette approche se présente d'abord comme « **littéraire** », elle prend toujours appui sur le texte. Elle est ensuite « **dynamique** », dans le sens où elle perçoit les espaces humains comme des agents toujours changeables. Un troisième élément fondamental est celui de « **L'imagologie** » fondée sur la re-présentation de l'étranger et de l'autre en littérature. Le quatrième enjeu de la géocritique réside dans sa capacité à dresser « **une cartographie** » des lieux favorisant l'examen des espaces humains à travers plusieurs textes. Pour des raisons pratiques nous commencerons par ce dernier élément, car il nous permet d'exposer, en même temps, le contenu de l'ouvrage.

I.1. Vers une cartographie en mode narratif.

Dans *Kitāb al-Diyārāt*, l'auteur rédige en prose un prologue géographique et descriptif pour chaque couvent mentionné par cette littérature. Il donne en quelque sorte au lecteur le contexte spatial dans lequel est produit le poème ou le récit. Cette une approche qui peut paraître ordinaire car toutes les œuvres littéraires « *ne sont pas nées seulement en des temps, mais aussi en des lieux.* ».¹ Cependant, la démarche de notre auteur dépasse, ici, cette évidence. Au cours de notre lecture de l'ouvrage, nous nous sommes aperçus que ce dernier n'inscrit pas seulement tous les poèmes et les récits dans leurs coordonnées, mais que son texte obéit aussi, à un schéma général guidé par un principe géographique. L'ensemble des notices consacrées aux différents couvents sont organisées en fonction d'une carte géographique, qui aurait pu être utilisée par un voyageur de l'époque. Autrement dit, le mode d'organisation textuelle est, lui-même, régi par un découpage d'ordre géographique. Le texte

¹ANDRÉ FERRÉ, *Géographie littéraire*, Paris, Editions de Sagittaire, 1946.

avance comme un promeneur qui ne revient jamais sur ses pas. « La géographie des itinéraires » connus à l'époque structure le texte et fait partie du mode de composition de l'ouvrage : l'ordre des notices en dépend.

Il n'est pas exclu, à nos yeux, que Šābuštī se soit inspiré de la géographie des itinéraires (*al-Masālik wa al-Mamālik*) en vogue à l'époque, et l'appliquer sur la littérature. Šābuštī n'est ni un poète ni un grand écrivain de la littérature arabe médiévale, il est à l'instar de son père, un chambellan et un homme de l'administration. L'exercice de cette fonction suppose une parfaite connaissance des régions et des provinces de l'empire. Cette connaissance géographique, fait partie de la formation des hommes de l'administration. Le plus ancien livre du genre *al-Masālik wa al-Mamālik* (*Itinéraires et Royaumes*) d'Ibn Hurrādādhīh (m. entre 885 et 912), est un simple manuel géographique à l'usage de l'administration. En effet, l'organisation matérielle des relais de poste à l'époque abbaside est assez bien connue grâce à cet ouvrage composé à l'usage des secrétaires de la chancellerie. C'est un document qui fournit les listes des relais de poste (*al-Barīd*) qu'un secrétaire devait maîtriser.¹

Le texte, comme nous allons le découvrir au fil de ces pages, suit ces itinéraires, il ne quitte jamais une ville ou une région sans décrire les couvents mentionnés par leur nom. Pour illustrer la dimension géographique que l'auteur donne à son texte, nous allons suivre les grandes lignes de l'ouvrage, en respectant l'ordre d'apparition des notices tel qu'il existe dans l'édition de K. 'Awwād. Nous montrerons que l'auteur ne se contente pas de donner le contexte spatial des poèmes mentionnés, mais tente de cartographier, par des mots, toute cette production littéraire de sorte que nous puissions placer chaque poème dans une carte.

Pour bien le lire dans cette perspective, nous avons sollicité quelques références en géographie de l'époque. Nous avons aussi tenté de « traduire » en langage cartographique son œuvre pour souligner l'ampleur de cette spatialisation de la thématique : couvent-taverne. Cette exposition de l'œuvre est suivie d'une réflexion d'ordre théorique soulignant l'importance d'une telle démarche : les méthodes d'analyse littéraire prônant, de nos jours,

¹ En outre, le siècle de notre auteur est celui de l'émergence d'une catégorie de géographes spécialisés, qui sont pour la plupart de grands voyageurs. Il serait impensable que Šābuštī, en tant qu'administrateur de l'une des plus grandes bibliothèques du monde islamique, ne puisse connaître au moins l'un de ces ouvrages, composés bien avant sa mort: *Kitāb Šuwar al-'Arḍ* d'al-Balḥī (m. 934) ; *Kitāb al-Masālik wa al-Mamālik* d'al-Iṣṭahṛī (m. 951) ; *Kitāb Šurat al-'Arḍ* d'Ibn Ḥawqal (m.977) ; *Kitāb 'Aḥsan al-Tqāsīm* de son contemporain al-Muqaddasī (m.988). *Kitāb al-Masālik wa al-Mamālik* d'al-Muhallabī (m.990). (Voir les passages qu'A. Miquel consacre à ces auteurs dans le chapitre intitulé « Avènement d'une véritable géographie humaine » dans *La géographie humaine du monde musulman*, I, Paris, 1967 pp. 260-330.)

un rapprochement entre la géographie et la littérature montrent, en effet, que toute territorialisation a des conséquences littéraires, épistémologiques et culturelles.

Dans cet « atlas des couvents », le premier rang est donné aux couvents situés à Bagdad, et l'on peut, dès lors, se demander pourquoi un égyptien, le commensal d'un calife fatimide, ne commence pas son itinéraire par l'Égypte. D'ailleurs, ce n'est pas un territoire dépourvu de couvents, il leur a consacré, lui-même, tout un chapitre. Certes, il est possible d'expliquer ce choix autrement : la thématique que l'auteur veut ancrer dans l'espace apparaît comme un phénomène typiquement iraquien. Il est donc certain que les couvents d'Iraq ont, en la matière, plus de poids et de mémoire sur le plan littéraire que ceux d'Égypte. Cependant, il y a, à nos yeux, une autre raison qui préside à ce choix et elle est d'ordre géographique et non littéraire.

L'auteur ne pouvait pas, en effet, se démarquer d'un postulat largement admis, voire imposé par la géographie humaine de son temps : Bagdad est le centre du monde. Un siècle avant Šābuṣṭi, al-Balādūri, dans *kitāb Al-Buldān (Le livre des pays)*, considère Bagdad comme le *nombril du monde* (ṣurraṭ al-'arḍ)¹. Située au centre de l'Iraq, c'est à dire au quatrième climat, cette ville offrait à ses habitants des qualités morales exceptionnelles, et une intelligence inégalée. « Cette configuration de la terre, écrit A. Miquel, « devient très vite une pièce obligée de la connaissance de l'honnête homme cultivé. »² Ainsi, en dehors des rivalités qui existaient entre le califat abbasside de Bagdad et la dynastie fatimide d'Égypte, qui s'affrontaient même dans les livres, le choix de commencer par Bagdad et non l'Égypte s'inscrit, probablement, dans le sillage de ce postulat admis par tout le monde. Ce qui montre, de prime abord, comment l'écrit littéraire peut se nourrir des considérations géographiques et d'un imaginaire des lieux.

Les couvents de Bagdad : est/ouest

L'ouvrage s'ouvre par une notice consacrée au couvent **dayr Durmalis (Romanus)**. (de la page 3 à la page 13). Le prologue de l'auteur laisse entendre que ce couvent est situé à l'est de Bagdad, plus précisément près de la porte d'un quartier créé par les Barmakides : al-Šammāsiya. C'est le troisième calife abbasside al-Mahdī (m.785), alors prince, qui s'y installa le premier et attira par ses dons une population aisée.³ Ainsi, plusieurs palais luxueux et de nombreuses grandes demeures virent le jour dans cette partie de la ville.⁴ C'est ainsi que

¹ Al-Ya'qūbī, *Kitāb al-Buldān*, Dār 'Iḥyā' al-Turāt, Beyrouth, 1988, p.7

² *E.I.* article « Iqlīm »

³ Al-Ya'qūbī, *Kitāb al-Buldān*, op.cit, p.22

⁴ Pour la liste de ces palais voir, A. A. Duri, *E.I.*, vol. I, art. « Baghdād », p.924

Šābuštī localise ce couvent par rapport à la célèbre demeure de 'Ahmad b. Buwayh¹ appelée al-Dār al-Mu'izziya.²

La deuxième notice évoque le couvent de **Dayr Samālu**, (de la page 14 à la page 23). Le couvent est situé par Šābuštī également à l'est de Bagdad au bord du canal creusé par al-Mahdī pour alimenter en eau le nouveau quartier d'al-Šammāsiya. C'est sous le règne de ce calife que le vizir Yaḥya al-Barmkī, établit dans ce même quartier un groupe de « Grecs » déportés avec leur patrice de la ville de *Samalous*. C'est le nom de cette ville qui est, sans doute, à l'origine de l'appellation de ce couvent, « Dayr Samālu ».³

Comme nous pouvons le constater, les deux couvents sont situés dans le même secteur géographique : l'Est de Bagdad, en particulier le quartier d'al-Šammāsiya. Ce dernier abritait, à l'époque, un ensemble important de couvents représentant, d'après les renseignements donnés par l'auteur les différentes églises, melkites, jacobites et nestoriennes. Le quartier d'al-Šammāsiya porte bien son nom : la « Diaconerie ». Le quartier dans lequel ces deux couvents sont implantés, faisait partie des quartiers aristocratiques de la ville. En effet, le couvent est toujours considéré dans cette littérature comme un lieu de distinction dont la fréquentation est réservée à une élite. La réalité géographique décrite par l'auteur est à l'image du couvent dans cette littérature.

C'est à partir de la page 24 que le texte quitte définitivement ce quartier. Comme un promeneur réel, il traverse le Tigre pour nous faire visiter les couvents de la rive occidentale. Ainsi, toujours dans l'ordre de l'apparition des notices, les trois notices qui suivent évoquent des couvents situés à l'Ouest. Il s'agit de Dayr al-Ta'ālib, près de Bāb al-Ḥadīd, de Dayr al-Ġāṭalīq, qui se trouvaient au même endroit.⁴ Le troisième, Dayr Mudyān, se trouvait sur le canal de Karḥāyā, qui traverse al-'Abbāsiya, un vieux quartier à l'ouest de Bagdad.⁵

Nous remarquons d'emblée que la notion Est/Ouest détermine le regroupement des couvents et leur ordre d'apparition dans l'ouvrage. Même au sein de Bagdad, le texte ne cite jamais un couvent de l'Est, suivi d'un autre de l'Ouest, il ne les mélange pas. Chaque couvent est lié évidemment aux récits et aux poèmes qui l'évoquent. Ils interviennent juste après le contexte spatial rédigé par l'auteur. Même au sein de la ville de Bagdad les récits et les

¹ 'Abū al-Ḥasan 'Aḥmad b. 'Abī Šuġā' al-Buwayhī, l'un des fondateurs de la dynastie buwayhīde. Il pénétra Bagdad en 945 sous le règne du calife abbaside al-Mustakfi. (m.967)

² Sur ce célèbre monument historique, voir K. 'Awwād, « al-Dār al-Mu'izziya min 'Ašhar Mabānī Baġdād fī al-Qarn al-Rābi' » in *al-Daḥā'ir al-Šarqiya*, Dār al-Garb al-'Islāmī, 1999, vol.5, pp.215-242.

³ Ce couvent fut construit, d'après K. 'Awwād en 779. (*al-Diyārāt*, p. 14, note n° 3).

⁴ *Al-Diyārāt*, p.24

⁵ *Mu'ġam al-Buldān*, Dār Šādir, Beyrouth, sd, vol.4, p. 446.

poèmes sont inscrits dans leurs coordonnées. La « territorialisation » de notre thématique est rigoureuse.

Le début de l'ouvrage aborde donc des couvents qui sont plus ou moins dans un secteur urbain. Ils ne sont pas devenus des sites inspirateurs par la beauté de leurs domaines comme les autres couvents, mais plutôt par leurs fêtes religieuses. Voici comment l'auteur présente les offices des quatre dimanches de carême, célébrés dans quatre couvents différents :

« Les fêtes des chrétiens, dit-il, à Bagdad se répartissent entre les divers couvents connus. Parmi ces fêtes, il y a celles des dimanches de carême. Le premier dimanche est la fête du couvent d'al-'Aṣiyya, qui se situe à un mille de Samālū. Le deuxième dimanche est celle du couvent Al-Zurayqīyya. Le troisième, est celle du couvent d'al-Zandaward. Le quatrième celle du couvent Durmālis (Romanus). La fête de ce dernier est la plus belle. Tous Les chrétiens de Bagdad s'y rassemblent. »¹

Juste après cette information, en apparence objective, l'auteur ajoute : *Lors de ces fêtes, tous ceux qui aiment le divertissement et la débauche les suivent (les chrétiens).*» Par le biais de ce genre de phrase, répétée dans plusieurs prologues, l'auteur assure la transition vers une littérature dont les métaphores transposent le modèle du cabaret dans ces institutions religieuses. Les écrits des visiteurs musulmans montrent, en effet, que ces fêtes chrétiennes n'étaient, en réalité que des occasions guettées par des musulmans pour se divertir, boire et courtiser. Les récits et les poèmes, qu'ils circulent dans les milieux littéraires ou qu'ils dorment dans un recueil de poésie, se trouvent ici ancrés dans l'espace de toute une ville. Chaque notice comporte ainsi, deux modes d'appréhension du réel : la géographie des couvents et la littérature en tant que mémoire immatériel de ces lieux.

Les couvents des environs de Bagdad.

C'est à partir de la page 46 que l'auteur quitte, cette fois-ci définitivement, la capitale vers ses environs immédiats en évoquant **Dayr 'Aṣmūnī**. Il s'intéresse aux couvents des environs de Bagdad, mais en se dirigeant vers le nord, et en longeant le Tigre tout en restant à l'Ouest du fleuve qu'il vient de traverser. Ainsi nous le retrouvons d'abord, non loin de Bagdad, dans la ville de Qatrabull, située justement à l'Ouest du Tigre. C'est dans cette ville

¹ *Al-Diyārāt*, op.cit, pp.3-4.

connue dans la littérature arabe par son bon vin et ses lieux de plaisirs, que ce couvent fut construit jadis par une femme appelée 'Ašmūnī.

La notice suivante évoque le couvent *Dayr Sābūr* situé dans un village nommé Bazūgī au nord de Bagdad. Ce village situé aussi à l'Ouest du Tigre est loin de la capitale à une distance équivalent d'après Yāqūt à deux parasanges¹ (environ 12 kilomètres).² Toujours en remontant vers le Nord, et en longeant le Tigre la notice de *Dayr Qūṭā* (p.62-68) nous présente ce couvent situé dans la localité d'al-Baradān, éloignée de Bagdad de sept parasanges.³

Dans le même secteur, Šābuštī, consacre aussi une notice à *Dayr Mar Ğarġīs* (p.69-78), un couvent situé au bord du Tigre, dans la ville d'al-Mazrafa non loin du village Bazūgī, comprenant lui-même, comme nous venons de le voir, *Dayr Sābūr*. Ainsi, l'auteur s'éloigne petit à petit de Bagdad, en se dirigeant vers la ville de Sāmarrā'.

Dans ce secteur, le cadre de ces sites inspirateurs change. Les descriptions de l'auteur font disparaître les couvents derrière les vignes, les figuiers et les jardins qui regorgent d'arbres et d'ombre. Ces derniers sont particulièrement beaux au printemps lorsque les fleurs sauvages sont en pleine floraison dans les prairies. Ils possèdent aussi des vergers cultivés avec soin, des jardins, des vignes et des pressoirs. Dans les prologues dédiés au contexte spatial, l'auteur insiste, inlassablement, sur le cadre agréable avant de donner la parole aux différents visiteurs. Ces derniers prennent le relais en chantant les mérites de l'emplacement de ces couvents. Ceux-ci sont portés par la fiction aux nues. Il émane d'eux une impression d'harmonie et certains traits du paradis coranique.

Abū Ğafna qui visite *Dayr Mar Ğarġīs* débute, à titre d'exemple, son poème par le chant des oiseaux, la brise du matin, ainsi que les roses qui viennent répandre leur parfum sur son compagnon et sur lui. En somme, les témoignages des auteurs viennent confirmer le propos des prologues. Ces témoignages sont bien ancrés dans le territoire qui leur a donné naissance. De même les descriptions de l'auteur découlent régulièrement des métaphores littéraires et du pouvoir suggestif de la poésie et du récit.

¹ Parasange est la traduction du mot « farsaḥ », une mesure de distance persane basée sur une notion de temps. On l'a fixé actuellement à une longueur précise de 6 km.

² *Mu'ġam al-Buldān*, op.cit, vol.1, p. 413- 414. Voir en particulier le poème de Ğaḥza qui décrit l'ambiance festive dans ce village.

³ *Mu'ġam al-Buldān*, op.cit,vol.1, p. 375

*La route vers Sāmarrā’.*¹

A partir de la page 79 le texte quitte les environs de Bagdad et commence à se diriger vers la ville de Sāmarrā’. Il commence par le territoire alimenté par la rivière *al-Duḡayl*². Dans ce rayon, Šābuštī présente cinq sites inspirateurs avant d’arriver à la ville de Sāmarrā’ même.

Dayr Bāšahrā (pp.79-92): La notice consacrée à ce couvent nous présente un couvent, bien situé qui servait de halte pour les voyageurs vers Bagdad, en provenance de la ville de Sāmarrā’.³ C’est un couvent dans lequel séjourna, pendant dix jours, le célèbre libertin, le poète ‘Abī al-‘Aynā’. Ainsi, l’auteur en cite un poème narratif n’ évoquant que des scènes d’homosexualité.

Dayr al-Ḥuwāt (Couvent des sœurs) (pp.93-95) : Ce couvent, dédié aux femmes, est situé par l’auteur dans la localité de ‘Ukbarā.⁴ Yāqūt la situe à environ 10 parasanges de Bagdad (environ 58 km).⁵ Ainsi, nous nous éloignons de plus en plus de la capitale. S’agissant ici de femmes, il n’est pas étonnant de constater que l’intérêt de l’auteur pour ce couvent émane de l’existence d’une littérature dans laquelle certains poètes avouent leur amour pour les moniales de couvent.

Dayr al-‘Alṭ (pp.96-106) : L’auteur situe ce couvent dans une localité qui porte le même nom : *al-‘Alṭ*.⁶ C’est un couvent difficile d’accès : le Tigre devient étroit et les embarcations ne passent qu’avec beaucoup de manœuvres pour traverser un passage rocheux et étroit, où le courant est très puissant et dangereux. Comme s’il rédigeait un guide de tourisme culturel, Šābuštī conseille au visiteur de jeter l’ancre plus loin et de recourir aux services d’un guide local. Un poème de Ğaḥḥa, inséré à cet endroit, évoque justement l’arrivée de ce dernier à bord d’une embarcation. Le poète intime l’ordre à ses deux

¹ Ville située sur la rive Est du Tigre, à 125 km au Nord de Bagdad. Ville construite par le calife al-Mu’tašim, qui décida de quitter Bagdad à la quête d’une nouvelle capitale, probablement vers 834-5. Voir NORTHEDGE, A., art. « Samarrā’ », in: *ET*², vol.8, Leiden, Brill, 1960-1991, pp.1074-1076.

² *Mu’ḡam al-Buldān*, op.cit, vol.2, p. 442.

³ Hormis cette indication, nous n’avons aucune autre précision concernant la distance exacte entre ce lieu et Bagdad

⁴ Ville proche de la ville de Balad actuelle.

⁵ *Mu’ḡam al-Buldān*, vol.4, p. 142

⁶ Ville située au nord de Bagdad, entre ‘Ukbarā et Samarrā’. « *Les ruines étendues de la ville sont connues jusqu’à nos jours sous le nom de ‘Alṭ; elles sont à environ 7 km au nord ouest de la localité actuelle de Balad* ». (*Al-Diyārāt*, p. 96, note 2)

compagnons de jeter l'ancre et d'aller rejoindre des moniales chastes en apparence, mais qui deviennent totalement libertines dès que l'échanson fait circuler la coupe.

Dayr al-'Adārā (couvent des vierges) (pp.107-148) : c'est un couvent situé dans la région de Sāmarrā' au bord du Tigre dans un grand village nommé al-Ḥaḏīra qui se trouvait, selon Yāqūt, dans la direction de Takrīt.¹ Ce couvent, habité, également par les femmes, est rattaché à un ensemble de récits et de poèmes n'évoquant que des histoires scabreuses voire de la débauche.

La notice **Dayr al-Sūsī** (pp.149-162) évoque un couvent situé au bord du Tigre, plus exactement dans la Qādisiya de Sāmarrā'², un village à 4 parasanges de la ville de Sāmarrā'. Il fait partie de la région irriguée par le canal al-Duḡayl.³ Le prince Ibn al-Mu'tazz fut, d'après notre auteur, un habitué de ce lieu. Il en mentionne un poème évoquant ses souvenirs en parcourant ce magnifique territoire. Le couvent est décrit comme le modèle du paradis sur terre.

L'auteur arrive enfin à la ville de Sāmarrā' (pp.163-170). C'est-à-dire que nous sommes maintenant avec lui, à 125 km de Bagdad. La notice, **Dayr Marmār** ou **Mar Mārī** évoque, en effet, un couvent situé à proximité d'un pont qui portait le nom de Wāṣīf. Ce pont se situe, d'après K. 'Awwād, légèrement vers le sud de la ville.⁴

Tous ces couvents sont sur la route du voyageur et il peut y marquer une halte. Ce qui caractérise cette route c'est la présence de quelques couvents abritant des moniales. Cependant, c'est la perception qui l'emporte ici sur le souci de l'exactitude scientifique. La littérature mentionnée par l'auteur, le long de cette route, tourne autour du libertinage et d'homosexualité. C'est la route des rêves et des fantasmes. Marqué par la littérature développée dans ce secteur, notre auteur surenchérit en ajoutant, de lui-même, un récit poussant à l'extrême l'image de couvent en tant que lieu de plaisir et de débauche. Il rapporte dans le prologue de la notice **Dayr al-Ḥuwwāt**, le récit étonnant de « **Laylat al-Mašūš** ». Une nuit dans laquelle les hommes se mêlent aux femmes, et ce, sans retenue.⁵ Ainsi, l'on voit l'impact de l'œuvre littéraire à laquelle l'auteur se réfère pour appréhender un lieu qui

¹ *Mu'ğam al-Buldān*, vol.2, p. 292

² A distinguer d'al-Qādisiya près de Kūfa, il s'agit ici d'une ville située sur la rive orientale du Tigre, à 12 km au sud-est de Samarrā' (*ET*², art. « Al-Kādisiya »). Yāqūt rapporte que c'était un grand village célèbre par sa verrerie. (*Mu'ğam al-Buldān*, vol.2, p.443)

³ *Mu'ğam al-Buldān*, op.cit, vol.2, p.443. Au Moyen Age, c'est en face du village al-Qādisiya que cet important canal partait du Tigre. (*ET*², art. « Al-Kādisiya »).

⁴ *Al-Diyārāt*, p.163, note 3.

⁵ *Ibid.*, p.93. Pour plus de détails sur l'existence ou non de cette fameuse nuit, voir Ḥ. AL-ZAYYĀT, *al-Diyārāt al-naṣrāniya*, op.cit., pp.117-120.

échappe juridiquement à Dar al-Islam. Tout en faisant œuvre de géographe, il implique sa propre culture : L'idéologie du musulman vainqueur qui tente d'appréhender les institutions religieuses de l'autre par cette image. Là aussi, les notices de l'auteur mettent en perspective une rencontre fusionnelle de savoirs objectifs et subjectifs qui révèle la manière par laquelle, il veut voir la présence de ces lieux en terre d'islam.

Les couvents de la Ğazira (haute Mésopotamie)

Le texte de Šābuštī, poursuit sa montée vers le Nord dans les deux notices qui suivent : on arrive dans la ville de Takrīt. Ainsi, il entame son entrée dans la région d'al-Ğazīra qui commence à l'époque par la ville de Takrīt. Tout ce que l'auteur a évoqué jusqu'à maintenant ne forme, en réalité, que le nord de ce que les géographes arabes appelaient à l'époque le 'Irāq.¹ On rentre donc, avec lui, à partir de la page 171, dans un nouveau paysage caractérisé par un terrain escarpé. La ville de Takrīt est située elle-même sur un groupe de collines sur la rive du fleuve. Au nord, se trouve un rocher de grès, s'élevant à deux cents pieds au-dessus du niveau du fleuve.²

Dans la ville de Takrīt, Šābuštī aborde deux couvents mentionnés par cette littérature. **Dayr Maryaḥnā** est un couvent nestorien, dans lequel il y a une tour d'ermitage appartenant à un moine melkite nommé 'Abdūn. Ce dernier a construit un bâtiment annexe qui faisait fonction d'hôtel réservé aux hommes de passage. Ce couvent est agréable, il est entouré de vergers et de vignes. Dans ce nouveau paysage, la notice suivante est consacrée à **Dayr al-Šibā'ī**, un couvent situé à l'est de Takrīt et donnant sur le Tigre.

De toute la région de Takrīt, caractérisée pourtant par une densité de population chrétienne, la littérature n'évoque apparemment, que ces deux couvents que l'auteur localise ici. Les thèmes dominants dans ce secteur la description du paysage, l'amour et le vin. L'auteur passe, comme à l'accoutumée, du factuel aux représentations et des représentations au factuel.

Nous le retrouvons, dans les notices qui suivent, plus au nord, longeant toujours le Tigre, dans la ville de Mossoul. Dans cette ville, il nous présente, à partir de la page 176 deux couvents : le célèbre **Dayr al-'A'lā**, avec son escalier de cent marches qui mènent au Tigre. La

¹ Jusqu'au milieu du IV/Xème siècle, les géographes arabes placent la ville de Takrīt dans la Ğazīra. « Mais, depuis le géographe al-Idrisī la ville est le plus souvent considérée comme faisant partie du 'Iraq. » (*EF*². art. « Takrīt »); (*EF*², art. « 'Irāq »)

² *EF*², Ibid.

littérature évoque la fête des rameaux dont la procession attire beaucoup de badauds musulmans qui courtisent non pas les moniales, mais la femme chrétienne qui devient encore plus jolie ce jour là.

A la page 184, il est à 40km au nord de Mossoul à Eski Mosul, l'ancienne Balad. C'est dans cette région montagneuse que l'auteur évoque **Dayr al-Šayāṭīn** situé, dit-il, entre deux montagnes à l'embouchure d'une rivière qu'il ne nomme que par le terme « al-Wādī ». ¹ C'est le dernier couvent abordé par l'auteur qui se prépare à quitter le Tigre par le nord pour se diriger vers l'Ouest et atteindre la ville de Naṣībīn.

Jusqu'à la page 190, nous pouvons toujours constater que l'ordre des notices est dicté chez l'auteur par une logique géographique. Son texte est à l'image d'un voyageur géographe parcourant réellement un territoire. Tous les couvents mentionnés (de la page 3 à la page 190) ont comme facteur commun le Tigre. Le texte est guidé par ce fleuve, et ce, du quartier al-Šammāsiya à Bagdad jusqu'à **dayr al-Šayāṭīn** à 40 km au Nord de Mossoul. Difficile de nier donc, une dimension géographique fortement présente dans le sens où elle participe au mode de composition de l'ouvrage lui-même. Il ne s'agit pas, à nos yeux, d'un ensemble de renseignements donnés ici et là, mais d'un ordre logique des notices dont l'élément géographique est structurant. Il est leur mode d'organisation, au point qu'il est possible de ranger tous les couvents que nous avons mentionnés sous un titre global : « Les couvents du Tigre ». Ce qui veut dire que comme dans beaucoup d'autres cultures, cette dynamique fluviale a marqué les esprits.

A partir de la page 191, Šābuṣṭī se dirige vers la ville de Naṣībīn. Nous sommes donc avec lui dans la campagne qui s'étend entre le Tigre et Naṣībīn. C'est la plaine que les chrétiens syriaques et les arméniens *Arvastan* appelaient à l'époque *Bēth 'Arabāyē*. ² Dans ce secteur, Šābuṣṭī évoque le couvent '**Umr al-Za'farān**. Un couvent situé à trois parasanges de Naṣībīn marquant, le début de Tūr 'Abdūn. ³ En contrebas de l'emplacement du couvent, il y a une rivière nommée al-Hirmās, un affluent venant de la montagne Tūr 'Abdīn. ⁴ En arrivant à

¹ Voir R. HARTMANN, *EF*², art. « Didjla ». Il s'agit, nous semble-t-il, de *Wādī al-Mur* (l'ancien 'Abū Maryā), car c'est l'endroit où le Tigre ne reçoit plus d'affluent majeur hormis cette rivière qui s'y jette justement à Eski Mosul

² HONNIGMAN, E. ET BOSWORTH, C.E., art. « Naṣībīn », in: *EF*², vol.7, Leiden, Brill, 1960-1991, pp.983-985.

³ Il s'agit probablement de *Ġabal Bālūsā*, en visitant cette région en 358/968-9, Ibn Ḥawqal situe la ville de Naṣībīn au pied de cette montagne. (*EF*², art. « Naṣībīn »)

⁴ VAUMAD, art. « Al-Furāt », in: *EF*², vol.2, Leiden, Brill, 1960-1991, pp.967-970.

la ville, cette rivière, nous dit Šābuštī, se divise en deux bras dont l'un irrigue les riches jardins et l'autre fait principalement tourner des moulins hydrauliques.¹

Dans ce riche territoire en eau, la notice suivante (p.198-203) est consacrée au couvent 'Umr 'Aḥwišā. Šābuštī nous conduit vers une région qui formait autrefois la moitié nord de province abbaside de la Ġazīra et en particulier dans la ville de Si'rt (Cert), une grande ville de *Diyār Bakr*.² L'auteur, tel un témoin oculaire, dépeint un tableau idyllique : les sources d'eau sont partout, les jardins se succèdent, la vigne et les arbres fruitiers sont abondants. Le vin est d'une grande qualité et il s'exporte à Našībīn.³ La littérature bachique classée ici est conforme à ce tableau. La culture du safran dans les environs du couvent 'Umr al-Za'farān nous renvoie à un ensemble de rites pratiquées par les buveurs de l'époque. Cette plante est à la base d'un parfum que l'on nomme «al-ḥalūq ». Les convives l'étaient, lors des séances consacrées au vin, soit sur les vêtements soit sur la barbe.⁴ Cette espèce de parfum servait aussi à donner un éclat particulier au vin coupé avec de l'eau.

C'est dans ce territoire que nous perdons les traces de Šābuštī. Le fait que l'ouvrage nous soit parvenu incomplet n'explique pas à lui seul ce changement brutal, il nous semble que l'itinéraire que nous avons construit tout le long des 204 premières pages prend tout simplement sa fin ici. En effet, l'auteur entame, à partir de cet endroit de l'ouvrage, un autre itinéraire avec le même principe.

Il serait long d'esquisser ici, en détails, ce deuxième itinéraire nous nous contentons d'en donner les grandes lignes. C'est un itinéraire cohérent à condition de le compléter par quatre notices perdues : Dayr Ḥālid,⁵ Dayr 'Ayyūb,⁶ Dayr al-Ḥālī⁷, Dayr Mārūn.⁸ Ces notices

¹ *Al-Diyārāt*, p.191

² Le diyār Bakr est appelé ainsi parce qu'il est devenu, au cours du premier siècle de l'Hégire, l'habitat d'une importante fraction de la tribu Bakr b. Wā'il. (Voir *EF*², art. «Bakr b. Wā'il»).

³ En effet, hormis les dangereux scorpions qu'il faut éviter, le géographe Ibn Ḥawqal parle, comme Šābuštī, d'une vie agréable dans cette région. (*EI2*, art. «Našībīn»).; Le poète al-Ḥalidī, qui visita à plusieurs reprises ce couvent, nous présente le même tableau, avec une description beaucoup plus détaillée allant jusqu'à évoquer la possibilité de la neige, à laquelle il faut se préparer pour accéder à ce couvent élevé. (Voir Ibn Faḍl Allāh al-'Umarī, *Masālik al-'abṣār fī mamālik al-amṣār*, éd. Aḥmad Zakī Pāshā. Le Caire 1924. p.305).

⁴ Voir sur ce point H. al-Zayyāt, *Al-Diyārāt al-Naṣrāniya*, op.cit, p.57-64.

⁵ Ce couvent est situé à Damas, il porte, d'après Šābuštī, un autre nom celui de Dayr Ṣalība. (Yāqūt, *Kitāb Al-Ḥazl wa da'l fī al-dūr wa al-dārāt wa al-Diyara, Damas, 1998*, vol. 2 p.22).

⁶ Situé dans la région de Damas. Ce couvent a été construit, d'après Šābuštī, par l'un des descendants du roi Ġassānide 'Amr b. Ġafna b. 'Amr b. Ṭa'labā. (Yāqūt, *Kitāb Al-Ḥazl*, op.cit, vol. 1 p.279)

⁷. Ce couvent situé dans les environs de Damas est construit, d'après Šābuštī, par l'un des rois de Ġassān. (Yāqūt, *Kitāb Al-Ḥazl*, op.cit, vol. 2 p.23).

⁸ Il est à signaler que Dayr Mārūn, situé à Ḥoms, n'est mentionné, à notre connaissance, ni par les ouvrages littéraires ni par les géographes. (Yāqūt, *Kitāb Al-Ḥazl*, op.cit, vol. 2 p.183).

ont été recopiées par Yāqūt de l'œuvre de Šābuštī. Ils viennent compléter un pan important de l'ouvrage.¹ A l'origine, ces quatre nouvelles notices, comme nous l'avons montré, par ailleurs, figuraient probablement, dans l'ouvrage à cet endroit.² Ils sont tous situés sur un ancien itinéraire allant du lac de Tibériade et de la ville d'al-Lağğūn à Damas³. La ville d'al-Lağğūn, par rapport à laquelle Šābuštī a localisé les premiers couvents de ce nouveau itinéraire (Dayr Fīq et Dayr al-Ṭūr) est en réalité une véritable étape pour les voyageurs sur l'ancienne route reliant Damas à l'Égypte.⁴

Tous ces couvents esquissent dans le texte le schéma de cet itinéraire qui remonte jusqu'à Homs. Cependant, étonnamment, le texte aborde, juste après Homs, **Dayr Zakkā** situé dans la ville d'al-Raqqā (page 218). Cela peut se comprendre : cette dernière ville fut au Moyen Âge, avec le pont de Manbiğ (ğisr Manbiğ), l'un des principaux points de passage de l'Euphrate pour un voyageur venant de la Syrie.⁵ Ce couvent, **Zakkā**, précise l'auteur, se trouve à proximité d'un port de pêcheurs sur l'Euphrate. Il ne désemplit jamais de tous ceux qui cherchent à se divertir en particulier au printemps où le site devient une merveille.⁶ D'où le nombre de poèmes floraux mentionnés dans cette notice plus qu'ailleurs.

C'est à partir de couvent et de la ville d'al-Raqqā que Šābuštī va suivre ce fleuve en aval vers la région d'al-Ḥīra où il aborde six anciens couvents en ruine. Ces derniers sont évoqués parce qu'ils ont laissé toute une littérature. Tout se passe comme si les poèmes et les écrits sont plus vivants que toutes constructions matérielles. L'auteur se dirige ensuite vers le sud-est de Ḥīra pour aborder le couvent '**Umr Kaškar** (pp.274-283) situé dans la ville de Wāsiṭ.

C'est par cette ville que se termine ce deuxième itinéraire conçu également pour accueillir des éléments narratifs. Les poèmes et les récits sont déposés respectivement dans leur couvent, bien situé. La littérature évoquant tous ces couvents, garde les principaux thèmes : le beau paysage, le vin et l'amour.

¹ Voir ces couvents par ordre alphabétique dans : Yāqūt, *Kitāb Al-Ḥazl*, op.cit.

² Voir, SALAH YAICHE, *Les « livres des couvents »* op.cit pp. 234-237.

³ La ville d'al-Lağğūn est d'après Yāqūt, à 20 miles du lac Tibériade et 40 miles de la ville d'al-Ramla. (Voir *Mu'ğam al-buldān* vol.5, p.13) Cette ville est un carrefour pour les voyageurs venant d'Égypte. Ils sont à trois jours de marche de Damas, à trois jours de Jérusalem et à deux jours de 'Akkā. (*Ibid.*, vol.4, p. 19).

⁴ Voir BAKHIT, M.A., art. « Ladjjūn », », in: *ET*², vol.8, Leiden, Brill, 1960-1991, pp.597-598.

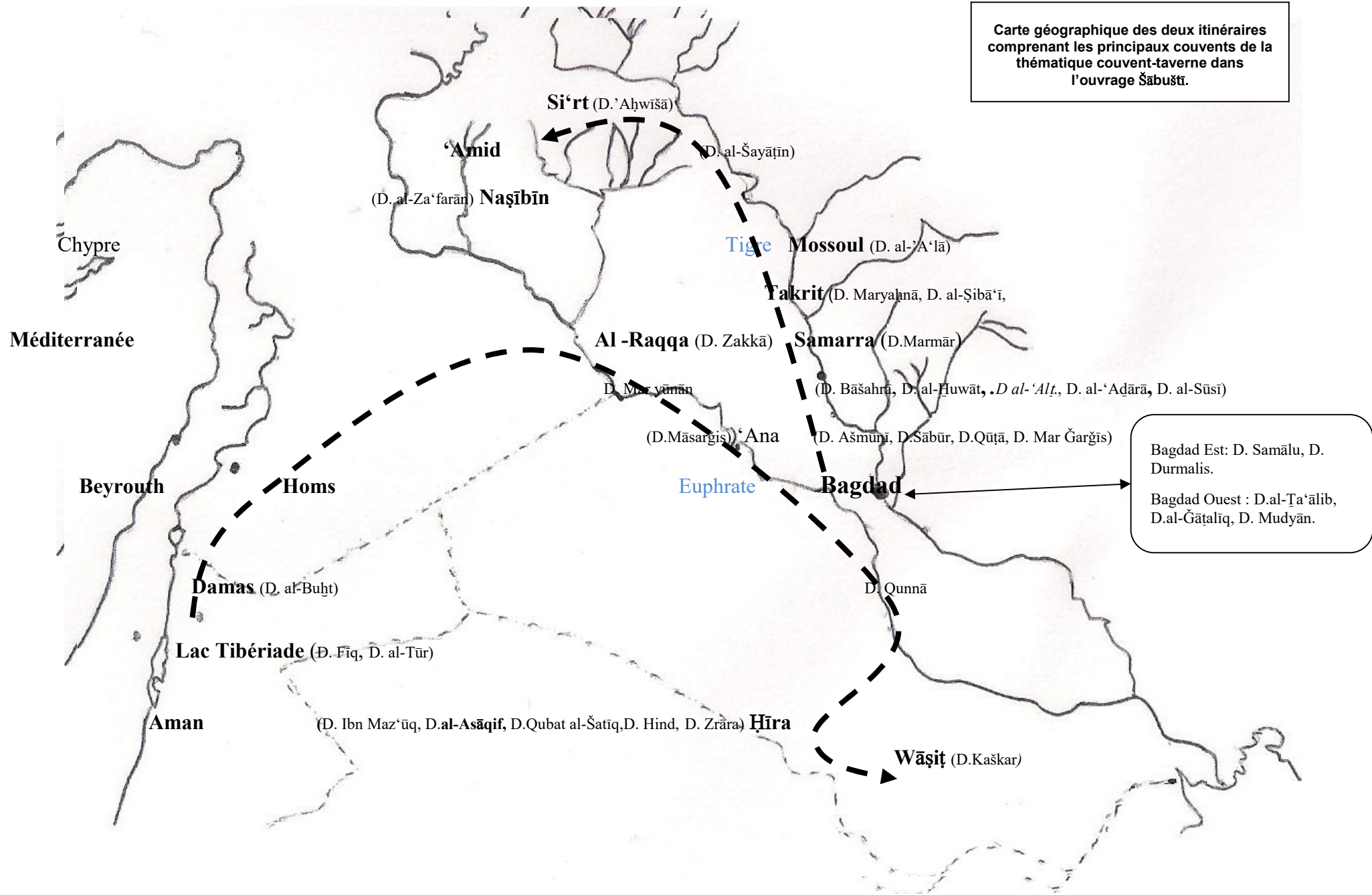
⁵ *ET*², art. « Al-Furāt », op.cit.

⁶ *Al-Diyārāt*, p.218

A partir de la page 284, l'auteur revient dans son pays natal, il entame le chapitre dédié aux couvents d'Égypte. Ce dernier porte clairement un titre comprenant une délimitation géographique et culturelle: « Les couvents d'Égypte fréquentés pour la consommation du vin et pour les promenades ». Mais, il n'en mentionne que quatre.

Hormis ces quatre couvents d'Égypte, nous avons « mis en carte » toutes les pages que nous avons évoquées. Car, comme nous pouvons le constater, derrière le texte se cache un voyageur réel ou livresque qui avait une carte sous les yeux lui permettant de construire, petit à petit, « l'atlas des couvents » dans les lettres arabes. Cette carte comprend les deux itinéraires tracés par le texte lui-même. Il y a une carte, mais en mode narratif. Ce passage d'un texte imprimé sur une page en deux dimensions à un espace représenté dans une carte en trois dimensions témoigne de l'intérêt que l'auteur a accordé à la dimension spatiale.

Carte géographique des deux itinéraires comprenant les principaux couvents de la thématique couvent-taverne dans l'ouvrage Šabuštī.



En s'appuyant sur un contenu fictionnel en circulation dans les milieux littéraires, l'auteur arrive à localiser et cartographier, à travers des mots, ces lieux investis par les lettrés musulmans. C'est un livre-carte qui montre que nous sommes bel et bien devant « la géographie d'une thématique littéraire ». Cette spatialisation montre que les données historico-biographiques et les écoles littéraires auxquelles l'histoire de la littérature nous a habitués sont remplacées par l'espace comme mode d'organisation. L'auteur ne prend en considération ni date, ni générations d'auteurs : les poèmes et les récits ne sont plus inféodés au temps ou à la vie de l'auteur, comme le font les anthologies antérieures, mais au lieu qui en a constitué le contexte. A la lumière des méthodes novatrices en matière de critique littéraire, ce mode de composition peut s'avérer pertinent.

I.2. « La géographie littéraire » de Šābuštī : enjeu et perspective.

I.2.1. contextualisation et cartographie

La notion de géocritique insiste sur la pertinence des critères qui nous permettent une contextualisation suffisante. Parmi les contextes possibles elle met souvent en avant le critère de l'environnement géographique. Comme on peut le constater, notre auteur trouve, lui aussi, un niveau de contextualisation pertinent : une géographie physique liée à une thématique littéraire de sorte qu'il devient légitime de parler maintenant d'une « littérature conventuelle », comme on peut parler d'une littérature montagnarde ou maritime. Cette « littérature conventuelle » est déterminée par ce contexte géographique. Bien plus, elle est même cartographiée de sorte que nous pouvons savoir que tel écrivain a fréquenté tel couvent et a produit tel texte. L'ensemble nous permet de mieux cerner cette littérature voire la comparer à d'autres productions portant sur le même lieu dans d'autres aires culturelles. Le niveau de contextualisation devient pertinent lorsqu'il permet un certain comparatisme. A l'aire de la mondialisation, ce comparatisme donne une idée sur la place de telle ou telle littérature dans ce que Casanova appelle : « l'espace littéraire international ».¹

¹ Pascale Casanova *La République mondiale des lettres* Paris : Editions du Seuil, coll. "Points", 2008.

La « spatialisation » des textes littéraires, sous forme d'une interaction entre le texte et le milieu géographique et culturel, constitue aujourd'hui le premier pas vers les multiples approches novatrices dans les études littéraires qui consiste à cartographier, à comparer et à modéliser les œuvres littéraire¹.

Moretti, à titre d'exemple, préconise que les cartes géographiques dans la littérature sont associées à des enjeux interprétatifs sur les textes eux-mêmes. Elles n'expliquent pas les textes, elles montrent seulement qu'il y a quelque chose « qui demande à être expliqué »² La cartographie d'un monde fictionnel, « où le réel et l'imaginaire coexistent dans des proportions variables et le plus souvent insaisissables »³, mais elle nous permet de voir quelque chose qui était auparavant invisible. Elle nous incite à poser davantage de questions.⁴ « *Des problèmes, dit-il, sans solution, c'est exactement ce dont nous avons besoin dans un champ comme le nôtre, où nous avons l'habitude de ne poser que les questions pour lesquelles nous avons déjà une réponse.* »⁵ D'où les nombreuses cartes que l'auteur a dessinées en suivant le récit de son voyage dans le roman du XIX^e siècle.

Dans le cas de la carte de šābuštī, pourquoi aucun couvent privilégiant le silence du désert ou la sérénité des sommets des montagnes n'est cartographié? Est-ce parce que la symbolique de l'Islam ne reconnaît pas le monachisme? Pourquoi la majeure partie de ces couvents est située en bordure du Tigre et de l'Euphrate? Deux fleuves « paradisiaques » qui ont marqué les esprits, dessinent ici une « géographie du plaisir ». Le fait d'assimiler le couvent à une taverne, est-ce une géopolitique pour appréhender une institution religieuse qui, juridiquement, échappe au musulman dominant? De même, pourquoi les couvents de l'occident musulman ne sont pas mentionnés comme s'ils n'avaient jamais connu ce genre de

¹ Voir à titre d'exemple le travail d'Armand Frémont cartographiant l'espace vécu de Madame Bovary, *La région, espace vécu*, Paris, FLAMMARION, 1997.

² FRANCO MORETTI, *Graphes, Cartes, et Arbres. Modèles abstrait pour une autre histoire de la littérature*, op.cit, p. 74

³ Ibid. p. 99

⁴ Dans *Atlas du roman européen 1800-1900*, (Paris, Seuil, 2000), l'auteur se demande, par exemple, pourquoi Flaubert n'aurait-il pas existé sans la rive gauche? Pourquoi Sherlock Holmes ne met-il jamais les pieds dans le quartier de Jack l'Eventreur?

⁵ Franco Moretti, *Graphes, Cartes, et Arbres. Modèles abstrait pour une autre histoire de la littérature*, Editions Les Prairies Ordinaires, 2008, p. 60

fréquentation? Leur absence, est-il lié à la situation géopolitique des arabes en Andalousie ou est-elle liée à la doctrine malikite et sa position stricte à l'égard du vin ?

Il serait intéressant de vérifier dans la même perspective un autre niveau de contextualisation et une autre cartographie dans l'anthologie *Yatimat al-Dahr* (*l'Unique de son temps*) d'al-Ta'ālibī (m.1038). Quarante ans après la mort de Šābuštī, ce dernier organise l'histoire de la littérature en fonction d'un critère spatio-temporel : la littérature de ses contemporains en fonction de deux lieux : les cours princières et les régions.

Ce critère donne à voir, de prime abord, une littérature des provinces les plus reculées. Une littérature que l'on peut qualifier de « provinciale ». Les poètes sont rattachés à leur ville, à leur province, ou même à leur région montagneuse (Šu'arā' al-abal). Il ne s'agit pas, ici, de la territorialisation d'une thématique littéraire, comme chez Šābuštī, mais d'une topographie générale de la littérature arabe au tournant de l'an mille qui peut être comparée à d'autres aires culturelles de la même époque. L'œuvre est une sorte de géographie des lettres arabes à une échelle macroscopique dont la cartographie intégrale peut s'avérer aussi, très intéressante : la périphérie l'emporte sur le centre, la littérature de Bagdad et ses environs devient une goutte d'eau dans un océan de productions littéraires. La cartographie de l'auteur, quoiqu'élémentaire, est à même de nous renseigner sur le nombre de poètes et d'écrivains dans chaque région, ainsi que sur leur déplacement d'une région à une autre ou d'une cour à une autre. Ces statistiques peuvent nous renseigner, à leur tour, sur le degré de l'intégration de la langue et de la littérature arabe dans les régions les plus éloignées.¹ Une telle étude déborde le cadre de cet article et mérite un travail de grande envergure, nous tenons seulement à signaler que les lignes de force de l'ancrage géographique des textes littéraires résident, en particulier, dans sa capacité à montrer que telle ou telle production littéraire ne peut être envisagée en dehors de l'espace auquel elle est intimement liée. Dès les premières pages, al-Ta'ālibī

¹ FRANCO MORETTI souligne que ce genre de travail « scientifique » pourrait donner un nouveau souffle à l'histoire de la littérature. Depuis longtemps, les chercheurs se focalisent sur un corpus d'à peine quelques centaines de textes : ce qu'on appelle « le canon ». Ils ont ainsi contribué à faire d'une toute petite partie de l'histoire littéraire sa totalité. Il faut arrêter la lecture des chefs d'œuvres et se contenter de compter les autres livres, de les cartographier et de les intégrer enfin de compte à des graphiques. (FRANCO MORETTI, *Graphes, Cartes, et Arbres. Modèles abstraits pour une autre histoire de la littérature*, op.cit.)

souligne, à titre d'exemple, que la supériorité des poètes de la région du Šām s'explique par la situation géographique de leur territoire.

I.2.2.L'espace et l'altérité chez Šābuštī

La spatialisation de Šābuštī nous fournit, aussi, un exemple montrant que certaines formes d'altérité sont liées explicitement à l'espace. Le cadre idyllique du couvent, son bon vin, ainsi que le gîte et le couvert que le résident est obligé d'offrir participent d'une manière ou d'une autre à la construction de l'altérité. Les résidents permanents du couvent sont saisis par la culture « regardante » dans leur relation avec le couvent en tant que lieu de consommation du vin. Si le vin dans le christianisme répond aux besoins de la messe, son interdiction en islam produit une autre norme : Le vin en islam est toujours associé à l'interdit. Pourtant, l'auteur ne condamne à aucun moment explicitement la présence du vin, au contraire il est ici source de plaisir. De même, il ne souligne nulle part la gravité du paradoxe débauche/dévotion qui perturbe à la fois, et la symbolique chrétienne, et la symbolique musulmane. En somme, il ne s'occupe pas de ces paradoxes qui sont pris en charge par la littérature.

Tous ces éléments convergent vers une représentation de l'autre, en l'occurrence l'image du chrétien dans son rapport avec l'une de ses institutions religieuses, le couvent. Cette représentation peut être envisagée, comme le suggère la géocritique, dans le cadre d'une approche imagologique telle qu'elle est reformée par Westphal. Pour ce dernier, l'imagologie met, certes, en relation le Moi écrivain avec l'Autre, mais elle sépare, par un écart différentiel la culture regardée de la culture regardante. *L'imagologie, dit-il, consacre un espace de coexistence entre deux ou plusieurs entités, mais en aucun cas un espace de con/fusion. L'espace regardé, en l'occurrence, correspond à une impression du regardant, ou d'une classe homogène (identifiable) de regardants, qui, sans coup férir, se prêtera au clichage.*¹

Dans cette perspective, il est possible d'aborder l'espace du couvent dans les lettres arabes à travers les regards croisés de plusieurs auteurs, et ce, d'une manière également dynamique. A vrai dire, le musulman, franchissant la porte du couvent,

¹ Westphal, « Pour une approche géocritique des textes », op.cit, p.2-3

n'est plus musulman, et le chrétien, à travers les yeux du musulman, n'est plus un homme de dévotion, mais un responsable des plaisirs du prince. Cette dynamique est à l'œuvre dans cet ouvrage, mais celui-ci ne rend compte que d'une représentation du couvent dans l'empire musulman: celle du couvent en tant que lieu de plaisir. Mais ce dernier est regardé aussi par d'autres auteurs comme un lieu de dévotion, de miracle, de guérison, d'asile etc. La culture regardante n'a pas produit une seule représentation statique et stéréotypée, mais plusieurs qui peuvent entrer en relation et former un sujet plus vaste celui du couvent dans les lettres arabes, et ce, de la période pré-islamique à la représentation de Šābuštī, jusqu'au roman récent 'Azāzīl (Le diable) de l'égyptien Yusuf Zaydān.¹ L'espace du couvent deviendrait alors dynamique et «flottant» voire « navicule », une notion très importante dans la géocritique².

I.2.3. La spatialisation et les genres littéraires

Les méthodes d'analyse accordant, de nos jours, à la thématique spatiale une grande importance montrent, aussi, que la notion d'espace peut rendre les frontières entre les genres littéraires totalement brouillées.³ Dans notre cas c'est le lieu du couvent qui constitue le cadre d'accueil d'une activité littéraire particulière. Tous les poèmes bachiques, érotiques et floraux mentionnant le nom d'un couvent portent en eux, aux yeux de l'auteur, l'indice d'un autre destin générique : isolées de leur espace littéraire d'origine, ces pièces intègrent un autre territoire littéraire et échappent, en conséquence, à leur pacte de lecture originel. La littérature en prose et en poésie que l'auteur rattache à l'espace du couvent participe à la formation d'une autre thématique qui nécessite une autre définition, à savoir la thématique couvent-taverne dans laquelle l'espace et les figures s'entremêlent. Le texte ne se laisse plus se comprendre dans un cadre générique traditionnel.

¹ C'est l'autobiographie d'un moine du Ve siècle originaire de Haute-Egypte qui mène une réflexion sur les mystères du christianisme au moment où l'Eglise affronte les derniers représentants des croyances pharaoniques ainsi que les représentants du néo-platonisme. Il quitte son couvent situé à Alexandrie pour une sorte de pèlerinage-quête et finit par remettre en cause les aspects doctrinaux de la religion. A l'instar du roman *Le Nom de la rose* d'Umberto Eco, l'auteur fait, ici, de l'archéologie théologique au service de la libre-pensée. Ce roman a défrayé la chronique ayant suscité colère et désapprobation de l'Eglise en Egypte. (Ed. Dār Al-Šurūq, Le Caire, 2008)

² WESTPHAL, Bertrand : *Géocritique. Réel, fiction, espace*, op.cit, p.80.

³ M. Collot, « Pour une géographie littéraire », op.cit, p.4

En somme, la dimension spatiale des textes littéraires peut provoquer une dérive des genres littéraires. Nous avons, à cet égard, abordé dans un autre travail, l'œuvre de Šābuštī comme faisant partie d'une catégorie d'ouvrages qui esquissent les contours d'un nouveau genre littéraire à part entière, et ce, avec ses deux composantes : thématique et formelle.¹ L'ouvrage de Šābuštī est, à nos yeux, un bon exemple montrant qu'il y a une correspondance entre le cadre spatial et le cadre générique. C'est à raison que Moretti souligne que: « *chaque genre a sa géographie, sa géométrie presque* ». ²

Comme nous pouvons le constater la démarche notre auteur est d'abord littéraire, il prend appui sur les textes littéraires pour dresser une cartographie des lieux favorisant ainsi l'examen des espaces humains à travers plusieurs textes. En somme, nous pouvons déceler, chez lui, un « espace géo –littéraire ».

L'importance accordée par notre auteur au référent spatial, ne signifie pas qu'il a pratiqué, avant l'heure, la géocritique de Westphal. Il ne signifie pas non plus qu'il est le précurseur de Franco Moretti qui propose de cartographier d'une manière « scientifique » les lieux qu'il réduit à des localisations dans un espace euclidien. La démarche de notre auteur n'a aucun arrière plan théorique, il n'en demeure pas moins que rapporter, de cette manière, la fiction à une géographie référentielle est en soi, une entreprise originale pour l'époque.

A côté de cet espace géo-littéraire, il est à signaler aussi que le texte Šābuštī est associé à un espace de référence identifiable, les couvents chrétiens en terre d'Islam. Ces derniers sont bien décrits et localisés géographiquement. Devant un ouvrage soutenu par une documentation de référence, historique et géographique, il est difficile d'exclure l'autre hypothèse : celle d'un auteur qui écrit réellement en géographie de l'époque. Dans ce cas quel statut accorder à l'utilisation de la littérature dans son texte ? Peut-on accéder à la géographie par la littérature ?

¹ Les « livres des couvents » un genre littéraire arabe, op.cit.

² *Atlas du roman européen 1800-1900*, op.cit, p. 208

II. l'apport de la littérature à la géographie humaniste chez Šābuštī.

Sans entrer dans des considérations épistémologiques concernant la régulation interne des deux disciplines, nous nous contentons de mettre l'accent sur ce que la littérature peut apporter à la géographie à travers l'œuvre de Šābuštī. Celle-ci rassemble une littérature qui permet de se pencher sur ce lieu et d'inciter le lecteur à le visiter. Autrement dit, l'évocation de l'espace vécu par les visiteurs-écrivains fait partie du processus de découverte et d'exploration de l'espace.

II.1. LES LIEUX COMME OBJETS CULTURELS.

Šābuštī explore les couvents de la fiction, mais son désir de les cartographier pourrait être animé par le recensement de ces magnifiques couvents dans lesquels l'élite musulmane marquait une halte. Ce n'est pas un hasard si les couvents situés sur les grandes routes ont, au fil du temps, adapté leur architecture par le rajout de plusieurs bâtiments et de salons de réception. Ils fonctionnaient comme des gîtes d'étape pour une élite musulmane de passage.¹ C'est le décor rural et le cadre idyllique qui a fait de ces lieux une destination privilégiée pour les califes, les hauts fonctionnaires et les poètes.

« En partant du principe, dit Hilary Kilpatrick, que l'architecture religieuse musulmane est essentiellement une architecture urbaine, et que même la cour de mosquée la plus jolie et la plus paisible en plein centre ville n'a pas d'espace pour un verger ou pour un jardin, les musulmans ne pouvaient donc pas trouver dans les bâtisses issues de leur propre tradition architecturale, un équivalent au décor rural des couvents »².

Dans ces prologues, l'auteur parle constamment de visiteurs, de voyageurs, d'accueil et d'infrastructures. Il suggère, par exemple, de recourir aux services d'un

¹ Dans cette utilisation de ces lieux, certains poètes ne voient, par la suite, dans le couvent, qu'une sorte de caravansérail, comme le précise le poète dans ce vers :

*« Comme le caravansérail, tu t'y installes, puis, le lendemain tu te déplaces.
Après toi, un autre, que tu ne connais point prend place »*

(Ce vers est cité par Ḥabīb al-Zayyāt, *al-Diyārāt al-naṣrānīya*, op.cit. p.16.)

² « Monasteries Trough Muslim Eyes », The Diyārāt Books » in: *Christians at the heart of islamic rule: church life and scholarship in 'Abbasid Iraq*, éd. David Thomas, Leiden-Boston, Brill, 2003, p.22.

guide.¹ Il signale que le couvent **Dayr Bāšahrā** peut servir de halte pour les voyageurs entre Bagdad et Sāmarrā'. *Celui qui trouve, précise-t-il, ce couvent sur son chemin peut y passer la nuit ou rester même quelques jours, il ne sera pas déçu.*² Voici également ce que l'auteur nous rapporte au sujet du Dayr Mār yuḥanā dirigé, dit-il, maintenant, par un supérieur melkite nommé 'Abdūn : « *Ce dernier a construit à côté du couvent un bâtiment où descendent les passagers, il leur offre l'hospitalité, et il leur donne un bon hébergement.* »³

Toutes ces informations concrètes ne peuvent être interprétées, de nos jours, que dans le cadre d'une « touristification » des lieux dans lesquels fleurissent les belles lettres.⁴ La spatialisation des formes poétiques et narratives par l'auteur s'apparente à ce que l'on peut appeler de nos jours « le tourisme littéraire ». Dans notre cas les voyageurs lettrés doivent, en quelque sorte, lire l'ouvrage de Šābuštī avant de visiter tel ou tel couvent. L'ouvrage lui-même est organisé en fonction des itinéraires que les voyageurs parcouraient à l'époque. La localisation géographique n'indique-t-elle pas aux lecteurs les établissements dans lesquels ils peuvent marquer une halte ? De même les témoignages des auteurs ne montrent-ils pas le genre de littérature qu'il faut lire avant d'y aller ? D'autant plus que le poète a conservé dans la culture arabo-islamique une certaine aura. La lecture d'un poème peut susciter l'envol de l'imagination du lecteur et attiser sa curiosité.

Cependant, cela ne veut pas dire que les couvents mentionnés sont des complexes touristiques. L'auteur s'adresse ici à une élite dont les visites au couvent sont symboliquement très codées. La consommation du vin dans son enceinte n'émane pas d'un comportement purement économique. Cet espace n'est pas un point de vente qui bénéficie, en quelques sortes, d'une licence de distribuer un produit illicite du point de vue de la symbolique dominante, l'Islam. Le couvent que l'auteur territorialise n'est pas décrit comme un site de vente et d'accumulation matérielle, une fonction allant à l'encontre même de l'éthique du renoncement caractérisant, en théorie, la vie monastique.

¹ *Al-Diyārāt*, p.96

² *Ibid.*, p.79

³ *Ibid.*, p.171

⁴ Voir à titre d'exemple l'ouvrage d'Hélène Rochette et Pascal Paillarde *Maisons d'écrivains et d'artistes : Paris et ses alentours*, Paris, Parigramme, 2004.

Le visiteur musulman est l'hôte du couvent. Il s'y installe, dans un rapport de force et pour quelques jours, au nom d'une clause juridique obligeant le couvent à ouvrir ces portes au musulman de passage.¹ Il est donc accueilli dans l'enceinte du couvent d'un chrétien soumis au sens juridique du terme. Les résidents permanents du couvent sont dans l'obligation d'accueillir chacun, selon son rang social et loin du quelconque rapport marchand que l'on rencontre dans les tavernes ordinaires.

Il nous semble que Šābuštī ne fait pas seulement œuvre d'historien en rapportant la littérature des voyages antérieurs, mais également œuvre de guide des lieux chargé de mémoire littéraire puisque ces voyages étaient encore d'actualité. Ce type de visites au couvent se pratiquait encore comme l'atteste le poète contemporain de l'auteur, Abū Bakr Muḥammad b. Hišām al-Ḥālidiyyān (m.990) qui évoque, dans plusieurs poèmes, ses jours dans les couvents de la haute Mésopotamie avec les mêmes termes. Il y marque souvent une halte pour se divertir en compagnie des notables de cette région.²

Cependant nous nous ne savons pas combien de temps ce genre de visite a duré après la mort de notre auteur. Les dernières traces que nous connaissons, se trouvent chez Al-'Umarī (m.1348) dans ouvrage *Masālik al-'abṣār fī mamālik al-amṣār*. Ce dernier ajoute les noms de plusieurs visiteurs non mentionnés par ses prédécesseurs. Mais, le fait le plus marquant est que l'auteur visite, lui-même, plusieurs couvents. Lors d'un déplacement en compagnie d'un sultan (dont il ne donne pas le nom), ils s'arrêtèrent au couvent Dayr al-'Abyaḍ. Devant la beauté du site, l'auteur fut sommé par l'entourage de sultan « à composer un poème, dit-il, en suivant les traces des « ouvrages des couvents ».³ Le terme « traces » renvoie probablement à une certaine nostalgie du genre. Il est certain qu'après l'instauration du sunnisme et le passage de plusieurs croisades, le couvent ne fait plus rêver de la même manière, mais il fait partie d'un patrimoine qui mérite d'être visité. Ce qui montre que la littérature exerce une grande influence sur la formation de l'image d'un lieu. Elle incite à découvrir de nouveaux lieux touristiques, parfois malgré elle.

¹ Fattal Antoine, *Le statut légal des non-musulmans en pays d'Islam*, Beyrouth, Dār al-Mašriq, 1995, p.61

² Voir Salah Yaiche, *Les « livres des couvents » un genre littéraire arabe médiéval*, op.cit, pp.143-148.

³ *Masālik al-'abṣār fī mamālik al-amṣār*, op.cit, p.375

Le territoire anglais du Lake District n'aurait jamais connu une telle célébrité sans les poèmes de Wordsworth et des romantiques anglais. *La Nouvelle Héloïse* de Rousseau a rendu célèbre les rives du Lac Léman dans l'Europe du XVIIIe et du XIXe siècle. Tous les lecteurs de l'ouvrage de Šābuštī ne peuvent visiter, même aujourd'hui, l'un des couvents mentionnés sans penser à cette littérature.

II.2. Le rapport entre l'œuvre de Šābuštī et les géographes-encyclopédistes.

La spatialisation de la littérature par Šābuštī a conduit, sans doute, les géographes à être plus attentifs aux lieux abordés par celle-ci. L'espace géo-littéraire de l'œuvre de Šābuštī souligne, en effet, la profondeur historique du couvent et la richesse littéraire que cet espace humain a engendrée en terre d'Islam. L'auteur regroupe les représentations issues de la fiction sans délaissier pour autant le réel de sorte que la littérature offre ici une « carte » qui donne à voir un territoire presque invisible auparavant. Les chroniqueurs et les historiens arabes antérieurs (comme al-Ṭabarī (923) et al-Mas'ūdī, (956)) ne nous fournissent pas beaucoup de renseignements. Dans ces sources, le thème du couvent est presque absent. Il n'est évoqué qu'au gré des événements qui lui sont liés ou dont il est le théâtre. « *La plupart des historiens et des géographes arabes, dit- Habīb al-Zyyāt, pêchent par la rareté et la brièveté de leurs descriptions de sorte que nous ne pouvons qu'à peine tirer profit de leurs propos* »¹ Ce manque de renseignements historiques sur le couvent est dû, nous semble-t-il, à l'insularité de cette institution. Elle a su garder, en territoires musulmans, une autonomie juridique et spirituelle dont l'accès, par une démarche empirique, n'était pas aisé pour les géographes et les historiens musulmans. Le couvent était davantage visité par les écrivains et les poètes.

Ce sont donc les faits littéraires, mentionnant tel ou tel couvent, qui ont permis à Šābuštī de mener à bien cette cartographie, et qui deviennent en conséquence des documents pour le géographe. Le couvent qui était vécu comme une « île de divertissement » va former à travers les itinéraires tracés par l'ouvrage un « archipel » plus visible, plus identifiable pour un géographe. Tout se passe ici comme si la littérature était en avance sur le savoir géographique. Ce lieu qui était

¹ Habīb al-Zayyāt, *al-Diyārāt al-Naṣrāniya*, *op.cit.* p 208.

négligé par les historiens et les géographes antérieurs va désormais entrer dans les grands dictionnaires toponymiques comme un des hauts lieux de la civilisation arabo-islamique. De nombreux géographes et encyclopédistes arabes mentionnent l'ouvrage de Šābuštī comme l'une de leurs sources directes ou indirectes en la matière. L'auteur bouscule la géographie des géographes à travers la médiation d'une thématique littéraire. Dans cette perspective nous pourrions dire que l'une des conséquences épistémologiques de cette rencontre entre la géographie et la littérature réside dans le fait que la littérature peut remettre en question les pratiques mêmes des géographes. Les images proposées par les poèmes et les récits des visiteurs participent au sens conféré socialement à ces lieux. Elles sont ainsi susceptibles de retenir l'attention de tout géographe à la recherche d'une documentation inexistante en dehors du témoignage littéraire offert par tel ou tel écrivain.

Certes, il s'agit de deux disciplines distinctes, mais l'ouvrage de Šābuštī nous propose deux regards complémentaires pouvant se nourrir l'un de l'autre. L'auteur se penche sur le texte pour comprendre le lieu et décrit le lieu pour comprendre le texte. Même dans l'hypothèse où notre auteur serait réellement un géographe médiéval, nous pouvons le classer dans la catégorie des géographes qui s'intéressent à la question des représentations spatiales inscrites dans les œuvres de fiction. Le mariage entre la géographie et la littérature nous transmet en réalité une certaine expérience des lieux dans le sens où l'auteur fait appel aux « Muses littéraires » seules capables de transmettre les odeurs, les bruits, les lumières et les couleurs des lieux. Tout ceci, constitue, de nos jours, le champ d'investigation par excellence des géographes de la tendance humaniste. Cette pratique géographique insiste sur la dimension subjective pour examiner des connaissances désavouées, par les adeptes de la géophysique. Des auteurs comme Tuan,¹ Sanguin,² soulèvent contre cette attitude scientiste en recommandant même l'emploi dans la géographie de métaphores littéraires. Dans la même perspective, Brosseau³ mène actuellement

¹ TUAN, Yi-Fu (1978) *Literature and Geography: Implications for Geographical Research*, in Ley, D. éd., *Humanistic Geography*, Chicago, Maaroufa Press, p. 194-206.

² SANGUIN, A.L. (1981) « La géographie humaniste ou l'approche phénoménologique des lieux, du paysage et des espaces ». *Annales de Géographie*, 501 : 560-587.

³ BROSSEAU, Marc, *Des romans-géographes*, L'Harmattan, 1996

toute une réflexion sur le rôle des lieux et de la spatialité au sein du processus littéraire.

Comme nous pouvons le constater, il y a dans l'ouvrage de Šābuṣṭī une ouverture disciplinaire valable et pour les géographes et pour les littéraires. Ne comptant, sans doute, que sur le bon sens, notre auteur impose à son lecteur des connaissances littéraires tout autant que géographiques. Il établit un mariage subtil entre les deux disciplines qui, ne se voit qu'à la lumière des réflexions menées actuellement sur le rapport entre les sciences humaines et la littérature. A l'instar d'un critique littéraire, il rattache toute une thématique littéraire à son contexte géographique et comme un géographe, il élabore un discours empirique à partir d'un ensemble de textes fictifs. Certes, son ouvrage date, mais c'est un exemple qui montre que la rencontre entre la géographie et la littérature peut nous aider à mieux comprendre l'espace, les lieux, et surtout les rapports que les individus entretiennent avec eux dans de différents contextes. Cet œuvre mérite de faire partie de l'histoire de ce rapprochement entre la géographie et la littérature. Un rapprochement qui revient, évidemment, au goût du jour avec d'autres méthodes et d'autres approches.¹

¹Sur l'histoire de ce rapprochement voir, LEVY, Bertrand, « Géographie et littérature. Une synthèse historique », Le Globe, 2006, t. 146, 25-52.

BIBLIOGRAPHIE

- BAKHIT, M.A., art. « Ladjdjūn », in: *EF²*, vol.8, Leiden, Brill, 1960-1991, pp.597-598.
- BARON CHRISTINE, « Littérature et géographie : lieux, espaces, paysages et écritures » N°8, LHT, Dossier, publié le 16 mai 2011, URL : <http://www.fabula.org/lht/8/index.php?id=221>.
- Blachère, R, *Extraits des principaux géographes arabes de moyen âge*, Paris, Klincksieck, 1959.
- BROSSEAU, MARC, *Des romans-géographes*, L'Harmattan, 1996.
- CASANOVA, PASCALE *La République mondiale des lettres* Paris : Editions du Seuil, coll. "Points", 2008.
- CHEHATA, CHAFIK, art. « Dhimma », in: *EF²*, vol.2, Leiden, Brill, 1960-1991, p.238.
- COLLOT, MICHEL, « Pour une géographie littéraire », N°8, LHT, Dossier, publié le 16 mai 2011, URL : <http://www.fabula.org/lht/8/index.php?id=242>.
- DURI, A. A., *EI2*, vol. I, art. « Baghdād », p.924
- FATTAL ANTOINE, *Le statut légal des non-musulmans en pays d'Islam*, Beyrouth, Dār al-Mašriq, 1995.
- FERRÉ, ANDRÉ, *Géographie littéraire*, Paris, Editions de Sagittaire, 1946.
- FRÉMONT, ARMAND, *La région, espace vécu*, Paris, Flammarion, 1997.
- HONNIGMAN, E. et BOSWORTH, C.E., art. « Našibīn », in: *EF²*, vol.7, Leiden, Brill, 1960-1991, pp.983-985.
- KENETH, WHITE, *Le plateau de l'albatros – introduction à la géopoétique*, Grasset 1994.
- KILPATRICK, H., « Monastaries Trough Muslim Eyes: The Diyārāt Books » in: *Christians at the heart of islamic rule: church life and scholarship in 'Abbasid Iraq*, éd. David Thomas, Leiden-Boston, Brill, 2003, pp.19-37.
- LEVY, BERTRAND, « Géographie et littérature. Une synthèse historique », *Le Globe*, 2006, t. 146, 25-52.
- MIQUEL, A., *la géographie humaine du monde musulman jusqu'au milieu du 11^{ème} siècle*, Paris, 1988.
- MIQUEL, ANDRÉ, article « Iklīm », in: *EF²*, vol.3, Leiden, Brill, 1960-1991, pp.1103-1105.

- MORETTI, FRANCO, *Graphes, Cartes, et Arbres. Modèles abstraits pour une autre histoire de la littérature*, Editions Les Prairies Ordinaires, 2008)
- MORETTI, FRANCO, *Atlas du roman européen 1800-1900*, Paris, Seuil, 2000
- NORTHEGE, A., art. « Samarrā' », in: *EF²*, vol.8, Leiden, Brill, 1960-1991, pp.1074-1076.
- QUELQUEJAY, CH., art. « Didjla », in: *EF²*, vol.2, Leiden, Brill, 1960-1991, pp.256-258.
- ROCHETTE, HÉLÈNE ET PAILLARDE, PASCAL, *Maisons d'écrivains et d'artistes : Paris et ses alentours*, Paris, Parigramme, 2004.
- SANGUIN, A.L. « La géographie humaniste ou l'approche phénoménologique des lieux, du paysage et des espaces ». *Annales de Géographie*, 1981, 501, pp. 560-587.
- SOURDEL-TOHMINE, J., art. « 'Irāq », in: *EF²*, vol.3, Leiden, Brill, 1960-1991, pp.1282-1302.
- ṬĀ'ĀLIBĪ, (al-), *Yatīmat al-dahr*, Dār al-Kutub al-'Ilmiya, Beyrouth 1983.
- TUAN, YI-FU Literature and Geography: Implications for Geographical Research, in LEY, D. éd., *Humanistic Geography*, Chicago, Maaroufa Press, 1978, p. 194-206.
- 'Umarī (al), Ibn Faḍl Allāh, *Masālik al-'abṣār fī mamālik al-amṣār*, éd. Aḥmad Zakī Pāshā. Le Caire 1924.
- VECCIA, VAGLIERI, L., art. « Al-kādisiya », in: *EF²*, vol.4, Leiden, Brill, 1960-1991. pp.400-403.
- VAUMAD (DE), E, art. « Al-Furāt », in: *EF²*, vol.2, Leiden, Brill, 1960-1991, pp.967-970.
- WESTPHAL, BERTRAND « Pour une approche géocritique des textes », in Bertrand WESTPHAL (dir.) *La géocritique, mode d'emploi*. Limoges, Presses universitaires de Limoges, 2000, pp. 9-39
- WESTPHAL, BERTRAND *La géocritique. Réel, fiction, espace*. Paris, Minuit, 2007
- YA'QUBĪ (al), *Kitāb al-Buldān*, Dār 'Iḥyā' al-Ṭurāt, Beyrouth, 1988
- YAICHE, SALAH *Les « livres des couvents » un genre littéraire arabe médiéval*, Edition Universitaire Européenne, Sarrebruck, Allemagne, 2012

- YĀQUT, AL-HAMAWĪ, *Al-Ḥazl wa da'l fī al-dūr wa al-dārāt wa al-diyara*, éd. Critique de Yaḥya Zakariyā 'Abbāda et Muḥammed 'Adīb Ğomrān, Damas, Manšūrāt Wizārat al-Ṭaqāfa, 1998
- YĀQŪT, AL-ḤAMAWĪ, *Mu'ğam al-buldān* Dār Şādir, Beyrouth, sd.
- ZAYYĀT (AL), ḤABĪB, *al-Diyārāt al-naşrāniyya fī al-Islām*, Dār al-Maşriq, Beyrouth, 1999.
- ZAKHARIA, K., « Le moine et l'échanson ou le Kitāb al-Diyārāt d'al-Şābuštī et ses lecteurs, une certaine représentation du couvent chrétien dans le monde musulman médiéval », in : *Bulletin d'Etudes Orientales*, Damas, 2001-2002, vol.53-54, pp.59-74.